

Histoires à raconter pour les
grands

Le Chat botté et autres contes



Fleurus



Le Chat botté et autres contes



Fleurus[★]

Le Chat botté

Un meunier laissa en héritage à ses trois fils les seuls biens qu'il possédait. L'aîné reçut un moulin, le cadet, un âne, et le benjamin...

« Un chat ! se lamenta le jeune homme en découvrant l'animal. Que pourrais-je bien en faire ? Il n'est même pas assez gras pour être mangé !



– Moi ? Finir en pâté, jamais ! »

C'était bien le chat, doué de parole, qui venait de prononcer ces mots.



« Maître, offrez-moi un grand sac et de belles bottes, et je ferai votre fortune ! » ajouta le mistigri.

Le jeune homme, impressionné, accepta de lui apporter ce qu'il demandait. Après tout, il n'avait rien à perdre...

Le lendemain, l'élégant Chat botté, ainsi nommé puisqu'il était chaussé de grandes bottes, partit dans la campagne.

Avec de la luzerne, il attira dans son sac un jeune lapin de garenne. Hop ! Le chat tira les cordons du sac et l'enferma dedans. Puis il fila sans attendre vers le château du roi.



« J'ai un cadeau pour Votre Majesté ! annonça-t-il dans une révérence. Ce lapin vous est offert par mon maître.

– Il est bien aimable. Quel est son nom ? demanda le roi.

– Le marquis de Carabas ! » mentit le Chat botté, sans bafouiller.

Jour après jour, le roi reçut deux perdrix et d'autres gibiers apportés par le Chat botté de la part de son maître, le marquis de Carabas.



Au cours d'une visite, le chat apprit que le roi et sa fille, la plus belle des princesses, devaient faire une promenade le long de la rivière.

Sans tarder, il vint trouver son maître.

« Faites tout ce que je vous dis sans poser de questions, et vous serez comblé ! »

Le jeune homme obéit : il alla donc jusqu'à la rivière et se baigna.

« Quand je lèverai la patte droite, faites de grands gestes avec les bras », lui souffla le chat.

Quelques minutes plus tard, le carrosse du roi s'approcha.



Le Chat botté se mit à crier : « Au secours ! Mon maître, le marquis de Carabas, se noie ! »

Aussitôt, le roi ordonna à ses gardes de lui venir en aide.

« Pendant que mon maître se baignait, des voleurs lui ont pris ses vêtements ! expliqua le Chat botté.

– Ne vous inquiétez pas, répondit le roi. Mes gardes vont tout de suite lui apporter l'un de mes plus beaux habits. »

Le jeune marquis de Carabas, richement vêtu, avait fière allure. Et comme le rusé matou l'avait prévu, la princesse tomba tout de suite amoureuse de lui.



Mais il restait quelques détails à régler.

Laissant son maître monter à bord du carrosse, le chat prit de l'avance et rejoignit un pré que des paysans étaient en train de faucher.

« Si vous ne voulez pas finir hachés menu, vous devez dire que ce pré appartient au marquis de Carabas ! » prévint le Chat botté en sortant ses griffes.



Et quand le roi interrogea un peu plus tard les paysans sur leur seigneur, ces derniers répondirent en chœur :
« C'est le marquis de Carabas ! »

À quelques lieues de là, le Chat botté avait déjà atteint le château du véritable seigneur : un ogre !

Le chat se présenta fort poliment et se retrouva invité pour le déjeuner.

« J'ai entendu dire que vous aviez le pouvoir de vous transformer en toutes sortes d'animaux, mais j'ai du mal à le croire », dit malicieusement le chat.

Piqué au vif, l'ogre ne prit pas la peine de lui répondre et se transforma aussitôt en lion.

Le Chat botté se réfugia dans une gouttière et lui cria :
« C'est très bien, mais je parie que vous n'êtes pas capable de vous transformer en un tout petit animal !
Disons... en souris !

– Bien sûr que si ! » rugit l'ogre.

Et il se métamorphosa aussitôt en une adorable souris.

Zou ! Le Chat botté l'attrapa d'un coup de patte, et la croqua.



Il eut à peine le temps de s'essuyer les moustaches qu'il entendit l'attelage du roi arriver.

« Bienvenue dans la demeure du marquis de Carabas ! »

Le roi, définitivement impressionné par ce jeune homme, décida le jour même de lui accorder la main de sa fille.

Voici comment le fils d'un meunier devint marquis, grâce à la ruse d'un chat qui devint seigneur et ne chassa plus les souris !



Les Trois Fileuses

Il était une fois une jeune fille qui était aussi belle qu'elle était paresseuse. Elle traînait toute la journée au lieu de s'asseoir à son rouet.



Sa mère se désolait.

« Quand apprendras-tu enfin à filer le lin ? »
soupirait-elle.

La jeune fille ne répondait pas et bayait aux corneilles.

Un jour, sa mère se mit en colère. Elle cria si fort qu'on l'entendit jusque sur la route où passait le carrosse royal. La reine ordonna au laquais de s'arrêter.

Elle aperçut la jeune fille qui pleurait et sa mère qui la grondait.



« Quelle faute a-t-elle commis ? » interrogea la reine.

Honteuse d'avoir une fille aussi paresseuse, sa mère préféra mentir : « Ma fille me réclame sans cesse du lin pour filer, mais je suis trop pauvre pour en acheter ! »

La reine proposa d'emmener la jeune fille au château.

« Je lui donnerai tout le lin qu'elle souhaite », assura-t-elle.

Arrivées au château, la reine ouvrit à la jeune fille trois chambres remplies de lin.

« Quand tu auras terminé de filer, ce lin te servira de dot pour épouser mon fil aîné », dit la reine en quittant la pièce.

La jeune fille pleura devant tout ce lin qu'elle ne pourrait jamais filer. Elle resta seule pendant trois jours. Comme à son habitude, elle s'occupa à ne rien faire.

Quand la reine revint, la jeune fille lui dit en pleurant : « Je n'ai pas le cœur à filer... »



La reine crut qu'elle était triste d'avoir quitté sa maman. Mais elle lui rappela qu'elle devait se mettre au travail si elle voulait épouser son fils aîné.

Quand elle fut de nouveau seule, la jeune fille s'occupa cette fois à rêvasser en regardant le ciel et les nuages. Soudain, elle entendit des voix sous sa fenêtre. Trois femmes discutaient sur un banc.

La jeune fille découvrit que chacune d'elles souffrait d'une affreuse malformation. La première avait un pied aussi large que celui d'un éléphant. La lèvre de la deuxième pendait sur son menton. Et la troisième avait un pouce aplati comme une crêpe.



Les trois femmes aperçurent la jeune fille qui avait l'air de s'ennuyer.

« Pouvons-nous faire quelque chose pour toi ? » demandèrent-elles.

La jeune fille expliqua dans quel embarras elle se trouvait.

Aussitôt, les trois femmes proposèrent de l'aider.

« Nous filerons tout le lin, mais tu dois promettre de nous inviter à ton mariage, dit la première.

– Tu diras que nous sommes tes cousines, ajouta la deuxième.

– Et tu n'auras pas honte de nous accueillir à ta table », conclut la troisième.



La jeune fille promet tout cela. Et les trois femmes se mirent au travail.

La première faisait tourner son rouet avec le pied. La deuxième passait le fil sur sa lèvre pour le mouiller. Et la troisième le roulait avec son pouce.

Dès qu'elles eurent filé tout le lin, les trois femmes repartirent en rappelant à la jeune fille qu'elle devait les convier à ses noces.

La jeune fille n'oublia pas sa promesse.

Le jour de son mariage, elle invita les trois femmes en les présentant comme ses cousines. Elles prirent place à la table des mariés.



Le prince demanda à chacune la cause de sa difformité.

« C'est à force de faire tourner le rouet avec le pied, répondit la première.

– C'est à force de mouiller le fil sur ma lèvre, répondit la deuxième.

– C'est à force de rouler le fil avec le pouce », répondit la troisième.

Horrié à l'idée que sa ravissante épouse soit à son tour déformée par le rouet, le prince lui fit promettre de ne plus jamais filer.

La jeune fille devenue princesse n'eut aucun mal à tenir cette nouvelle promesse.



Riquet à la houppe

Un jour, dans un pays lointain, une reine donna naissance à un fils longtemps attendu. Mais sa joie se transforma vite en chagrin : ce bébé était si laid que personne n'osait le regarder !



Une fée qui avait assisté à la naissance eut envie de consoler la reine et lui dit : « J'offre à votre enfant un

esprit assez brillant qui fera oublier sa laideur, et le pouvoir de partager son intelligence avec la personne de son choix. »



Les années passèrent.

Le petit prince était boiteux et bossu, et sa touffe de cheveux fous lui avait valu le surnom de « Riquet à la houppe ».

Mais sous cette houppe, quelle vivacité d'esprit !

Il était drôle, délicat, curieux et doué d'une mémoire incroyable. Tout le monde en oubliait sa laideur.



Lorsque Riquet eut sept ans, la reine du royaume voisin mit au monde des jumelles.

La première était plus belle que la seconde et ses parents la préférèrent aussitôt.

Pour modérer leur joie, la fée vint se pencher sur le berceau de la petite beauté et dit : « Cette enfant sera, hélas, peu intelligente. Mais je lui donne le pouvoir de rendre beau son bien-aimé. »

La prédiction de la fée se réalisa.



En grandissant, la princesse commença à désespérer ses parents tant elle était sotte et ennuyeuse. Tout le monde préférerait fréquenter sa sœur, qui était gaie et pleine de fantaisie. La jolie princesse finit par comprendre pourquoi les gens s'écartaient d'elle.

Un jour, ne supportant plus sa solitude, elle s'enfuit en pleurant dans la forêt voisine.



« Pourquoi pleurez-vous ? » lui demanda une voix agréable.

La princesse essuya ses beaux yeux et vit devant elle un bossu qui avait sur la tête une houppe bizarre.

« Comment peut-on pleurer quand on est belle comme le jour ? reprit le jeune homme.

– Je maudis ma beauté ! répondit la princesse dans un sanglot. Je rêverais de l'échanger contre un peu d'intelligence, car tout le monde me fuit à cause de ma bêtise. C'est... comment dire... c'est triste ! ajouta-t-elle ; car même les mots simples lui coûtaient un effort.

– Je n'ai pas envie de vous fuir, dit Riquet d'une voix douce. Au contraire, je vous propose de vous donner de l'esprit, si vous acceptez de m'épouser.



– Je... euh... c'est-à-dire... balbutia la princesse.

– Il est normal que vous preniez du temps pour réfléchir ; vous me répondrez dans un an. »

En disant cela, Riquet regarda la princesse avec passion, et l'intelligence qui brillait dans ses yeux pénétra dans l'esprit de la jeune fille.

« C'est étrange, dit la princesse. J'ai l'impression de n'être plus bête, soudain. »

Elle regarda Riquet avec reconnaissance, car elle se doutait qu'elle lui devait ce changement.

Mais la silhouette repoussante du prince lui serra le cœur et elle se hâta de retourner au palais.

Là, on découvrit vite qu'elle était devenue intelligente, et les princes se bousculèrent pour la demander en mariage.



Elle avait tant d'admirateurs qu'elle ne parvenait pas à se décider !

L'année entière passa.

Un jour, elle se promenait dans la forêt pour essayer de choisir entre deux prétendants lorsque Riquet vint à sa rencontre.

« Bonjour, mademoiselle. Êtes-vous venue m'apporter votre réponse ? » demanda-t-il en rougissant.

La princesse sursauta. Elle avait oublié la proposition du prince bossu !

Elle murmura : « Par votre esprit et votre bonté, vous surpassez tout le monde... mais...

– Je suis trop laid ? » fit Riquet en baissant les yeux.



La princesse s'exclama soudain : « Oh ! Je viens de me rappeler une chose que ma mère m'a dite dans mon enfance. Ma bêtise d'alors me l'avait fait oublier.

– Qu'est-ce ? demanda Riquet le cœur battant.

– Je peux partager ma beauté avec vous ! Et je le veux ! »

À l'instant où elle prononçait ces mots, Riquet changea d'apparence. Sa bosse disparut, ses jambes se redressèrent, son visage resplendit, et même ses cheveux s'assagirent !

La princesse poussa un cri de joie et dit qu'elle était prête à se marier sans attendre. C'est ainsi que les deux jeunes gens partagèrent une vie heureuse après avoir partagé leurs qualités.



Peau d'âne

Il était une fois un roi qui possédait un âne capable de livrer chaque matin, en guise de crottin, un tas de pièces d'or.



Aussi ce roi était-il riche. Il était surtout heureux, car il avait une femme aussi belle que douce et une ravissante petite fille.

Hélas ! Un jour, la reine tomba malade et mourut.

Le roi s'enferma alors dans son chagrin ; il ne voulait plus voir personne, même pas sa fille.

Quand la princesse eut dix-sept ans, son père la croisa par hasard dans le palais. Comme elle ressemblait à sa mère, le roi, rendu fou par sa douleur, tomba amoureux d'elle.

« Voulez-vous m'épouser ? » lui dit-il.



La jeune fille, affolée, répondit : « Sire, vous êtes mon père !

– Marions-nous quand même », répliqua le roi.

La princesse alla trouver sa marraine, la fée des Lilas, pour lui demander comment éviter ce mariage insensé.

La fée lui donna ce conseil : « Demande à ton père de t'offrir trois robes : une couleur de temps, une couleur de lune et une couleur de soleil. Comme de tels vêtements sont impossibles à réaliser, tu auras une bonne raison pour refuser le mariage. »

Ainsi fit la princesse.

Par malheur, le roi était si riche que ses couturiers pouvaient faire l'impossible et, bientôt, la jeune fille eut ses trois robes.

La première miroitait comme le ciel sur la mer ; la deuxième était du même argent que la lune ; la troisième brillait comme le soleil.

« Êtes-vous contente ? Acceptez-vous de m'épouser ? » demanda le roi.



La princesse, désespérée, retourna voir sa marraine.

« Ton père doit avoir un reste de raison, dit la fée.
Exige la peau de son âne. Il ne voudra pas tuer un animal
aussi précieux. »

Hélas ! La demande de la princesse fut aussitôt
satisfaite.

Un serviteur vint lui remettre la peau de l'âne avec
cette nouvelle : « Mademoiselle, le roi prépare la noce. »

Restée seule, la princesse s'était mise à pleurer quand
la fée lui apparut : « Vite, ma chérie, cache-toi sous cette
peau d'âne et quitte le palais ! »



La princesse s'enfuit jusqu'à l'autre bout du royaume, où elle trouva une place de servante dans une ferme.

Tout le monde se moquait d'elle et l'appelait Peau d'âne, car elle ne quittait pas son horrible cape : elle avait trop peur que son père ne la retrouve.



Le soir, Peau d'âne se retirait dans une hutte au fond des bois.

Sa marraine y avait transporté les robes couleur de temps, de lune et de soleil. Pour oublier son triste sort, Peau d'âne aimait en revêtir une et retrouver un instant son éclat de princesse.

Un soir qu'elle portait sa robe couleur de soleil, le prince du royaume voisin, traversant la forêt, passa devant sa hutte.

Intrigué par la lumière qui en rayonnait, il glissa un regard à l'intérieur et fut ébloui.



De retour chez lui, il perdit l'appétit et le sommeil, à tel point que ses parents effrayés lui dirent : « Vas-tu te laisser mourir de faim ? »

Le jeune homme murmura : « Je veux bien manger, mais seulement un gâteau préparé par Peau d'âne.

– Qui est Peau d'âne ? demanda la reine avec une grimace de dégoût.

– Une jeune fille. Le fermier que j'ai vu près de chez elle m'a dit que c'était son nom. »

Les parents du prince étaient si inquiets pour leur fils qu'ils envoyèrent un serviteur chez Peau d'âne.

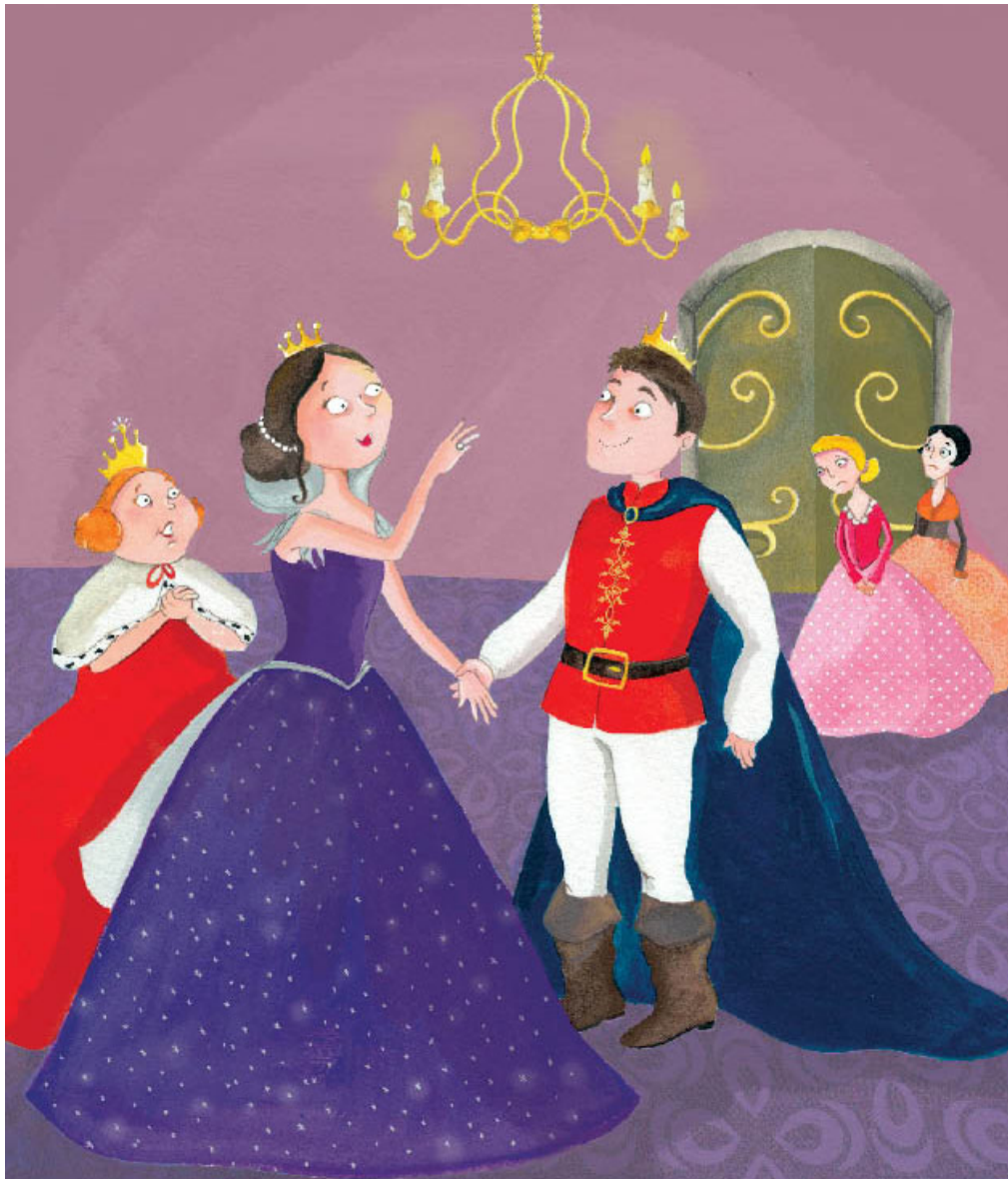
Celle-ci prépara pour le prince un gâteau merveilleux ; avant de le faire cuire, elle laissa tomber dans la pâte une bague qu'elle portait depuis toujours.

Le serviteur apporta le gâteau au palais. Le prince le mangea avec tant d'appétit qu'il faillit en avaler la bague !



« Je veux épouser la jeune fille à qui ira ce bijou »,
déclara-t-il alors.

Ses parents firent défiler au palais des dizaines de
princesses pour qui la bague était trop fine.



Le prince finit par dire en souriant : « Si l'on faisait venir Peau d'âne ?

– Tu ne peux pas épouser une souillon ! s'exclama la reine.

– Dans ce cas, je me laisse mourir. »

La reine, vaincue, fit amener Peau d'âne au palais.

À son arrivée, la jeune fille avait revêtu la robe couleur de lune, et son sourire rehaussait sa beauté. Tous les cœurs furent aussitôt conquis !

Elle glissa la bague à son doigt et l'on prépara le mariage.

Le père de la princesse fut invité à la fête. Revenu à la raison, il eut la joie de retrouver sa fille pour lui souhaiter une vie heureuse au côté de son prince.



Le Rossignol de l'empereur

Il y a fort longtemps, en Chine, un grand empereur avait fait bâtir un palais en porcelaine, entouré d'un jardin aux arbres centenaires qui s'étendait jusqu'à la mer.



C'était là que vivait un rossignol au chant si pur qu'il faisait monter les larmes aux yeux des voyageurs.

« Le palais est magnifique, son jardin enchanteur, mais rien n'est plus beau que le chant du rossignol ! »
écrivaient-ils dans leurs récits.

L'empereur de Chine adorait lire, et il parcourut par hasard l'un de ces ouvrages.

« Comment ? Un rossignol extraordinaire vit dans le jardin impérial, et je ne suis pas au courant ? s'écria-t-il. Qu'on fasse venir mon chancelier sur-le-champ ! »

Ce dernier dut reconnaître qu'il ignorait tout de cet oiseau.

« Je veux entendre le chant de ce rossignol avant le coucher du soleil. Débrouillez-vous ! » exigea l'empereur.

Le chancelier interrogea tous les serviteurs, en vain. Puis il se dirigea vers les cuisines du palais.

Une petite fille qui s'était cachée derrière le grand tablier du cuisinier osa lui répondre : « Moi, je connais le rossignol ! Il me chante chaque soir une berceuse. »

Guidé par la fillette, le chancelier parvint tout au fond de la forêt. Il sursauta en entendant un chant mélodieux.



« C'est lui ! » cria la petite fille.

Le chancelier, ému, fut néanmoins déçu.

« Oh ! Il est tout gris ! » pensa-t-il en fixant l'oiseau posé sur une branche.

Puis il déclara : « Cher rossignol, vous êtes invité à la cour pour chanter devant Sa Majesté impériale ! »

Installé sur un perchoir d'or, dans la grande salle de cérémonie, le petit rossignol émerveilla l'empereur et ses sujets par son chant. Bouleversé, l'empereur voulut le décorer d'une pantoufle d'or.

Le rossignol refusa poliment.

« J'ai vu des larmes couler de vos yeux. Voilà ma récompense, Votre Majesté. »



C'est ainsi que le rossignol s'installa définitivement au palais. Il restait enfermé dans une cage en vermeil et ne sortait que trois fois par jour, les pattes attachées à de longs fils de soie tenus par douze serviteurs.

Ce n'était pas une existence très heureuse, mais l'empereur craignait qu'il ne s'envole et ne chante plus jamais pour lui.

Un beau matin, l'empereur reçut un cadeau du souverain du Japon : un rossignol mécanique serti de diamants et de pierres précieuses. Il remonta la clé sur le côté et, miracle, l'oiseau chanta les mêmes mélodies que le véritable rossignol.



Il le fit apporter aussitôt devant la cour, et tout le monde s'extasia : « Quel oiseau merveilleux ! Il brille de mille feux ! Et il chante à votre guise, Votre Majesté ! »

Quand le jouet eut chanté trente-trois fois, l'empereur ordonna que l'on fasse venir l'autre rossignol, mais ce dernier s'était envolé par une fenêtre restée ouverte.

« Peu importe ! pensa l'empereur, puisque je possède le plus beau des oiseaux qui chante tout aussi bien. »

Une année plus tard, l'empereur voulut écouter un soir son oiseau chanteur. On entendit *clang*, puis *bzzzzz*, puis plus rien. L'oiseau était cassé !

L'horloger du palais eut beau le démonter entièrement, il n'y avait rien à faire. Le rossignol mécanique ne chanterait plus.



L'empereur fut frappé d'une grande tristesse.

Au bout de cinq ans, il se mourait sur son lit, et fixait le rossignol serti de diamants, muet, posé sur sa table de chevet. C'est alors qu'un chant d'une grâce infinie s'éleva dans la nuit. L'empereur reconnut le vrai rossignol. Des larmes coulèrent sur ses vieilles joues et il sentit disparaître autour de lui l'ombre de la mort.



« Mon cher rossignol, promets-moi de ne plus me quitter !

– Votre Majesté, je reviendrai ici chaque soir vous raconter tout ce qui se passe dans votre royaume. Mais cela devra rester notre secret », piailla l’oiseau.

Et zou ! Il s’envola dans le clair de lune.

Le lendemain matin, les serviteurs découvrirent leur empereur bien vivant dans sa chambre et qui leur dit :
« Bonjour ! »



Page de copyright

Auteurs :

**Christelle Chatel
Ghislaine Biondi
Charlotte Grossetête**

Illustrateurs :

**Céline Riffard
Amandine Wanert
Sabine Cazassus
Eléonore Thuilier**

Illustration de couverture : Prisca Le Tandé

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : Sarah Malherbe

Édition : Anna Guével, assistée de Mélanie Davos

Direction artistique : Élisabeth Hebert

Réalisation numérique : Noé Design

Photogravure : Amalthéa

© Fleurus, Paris, 2012, pour l'ensemble de l'ouvrage.

ISBN papier : 9782215117742

ISBN numérique : 9782215121695

Dépôt légal : septembre 2012

Tous droits réservés pour tous pays.

**« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées
à la jeunesse. »**

Fleurus★

www.fleuruseditions.com

Dans la même collection

Histoires à raconter pour les grands



Histoires à raconter pour les petits



Histoires pour les bébés





Retrouvez aussi chacune de ces histoires à 0,99 €

Fleurus*

www.fleurreditions.com